

Les métamorphoses d'un poète

Léo Bonneville

Numéro 82, octobre 1975

Norman McLaren

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51302ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bonneville, L. (1975). Les métamorphoses d'un poète. *Séquences*, (82), 94–97.

LES MÉTAMORPHOSES D'UN POÈTE

Léo Bonneville

*Je n'aime rien
tant que ce qui naît.*
Paul Valéry

Norman McLaren! Au simple cri de son nom tout un feu d'artifice jaillit comme d'une fontaine magique. Nos yeux émerveillés s'ouvrent alors à toutes les féeries séduisantes comme des aurores boréales. C'est que le poète Norman McLaren a créé pour nous tout un monde imaginaire où les objets les plus concrets et les lignes les plus abstraites se marient en un concert de couleurs ravissant. Ainsi Norman McLaren, poète inatmosphérique, nous gratifie de ses trouvailles les plus inattendues et de ses rencontres les plus insolites. Que ce soit directement sur la pellicule en la grattant méticuleusement jusqu'à ce qu'elle rende la substance de son imagination (*Blinkity Blank*) ou que ce soit des dessins sans cesse modifiés sous son oeil vigilant (*La Poulette grise*), ou encore avec des objets qu'il déplace décimètre par décimètre (*Les Voisins, Deux bagatelles*) pour leur donner la vie ou même des personnages qui s'étirent comme les ailes d'un paon (*Pas de deux*), sans cesse Norman McLaren est à la recherche de formes nouvelles qui ne lui laissent aucun repos. C'est que le poète n'a rien d'un bégue. Il est un inventeur. Tel est le sens du mot poète qui signifie étymologiquement: faire. Or, pour le poète, faire, c'est créer. Fatalement, on ne crée plus quand on ne fait que redire. Bref, le poète est essentiellement un créateur de formes. C'est précisément ce qu'est Norman McLaren.

De l'abstraction à la vie sensible

Bien sûr, comme tout poète, Norman McLaren part du concret et nous ne sommes pas surpris de le voir - encore jeune étudiant - parcourir les salles de l'école des Beaux-arts à la recherche de son inspiration. Mais il semble que, pour ce poète débordant d'imagination, la réalité est trop étroite ou du

Là-haut sur ces montagnes



moins trop contraignante. C'est pourquoi, assez tôt, il l'abonnera à son poids matériel pour se laisser emporter par de simples points et de courtes boucles (*Dots, Loops*). Là, il s'en donne à cœur joie, laissant les points et les boucles se détendre à loisir. Il y a là toute la ferveur d'un homme pour qui les infiniment petits méritent une grande attention. Ainsi l'abstrait trouve-t-il chez lui une étrange figuration. Et qu'y a-t-il de plus abstrait que des chiffres? Eh bien! - et c'est là la puissance, et la valeur d'un poète - il parviendra à leur insuffler une âme, que dis-je, une vie. Il faut voir alors comment la position d'un chiffre par rapport à un autre modifie une donnée et par conséquent provoque une réaction en chaîne. Rien de plus. Rien de moins. Mais ces chiffres ne sont pas inertes, froids, inhumains. Ils vivent. Et s'ils vivent, ils doivent manifester quelque sentiment de satisfaction ou d'irritation. Et ainsi peut-on voir tel chiffre se gratter, tel autre s'amuser à tourner un bras comme un moulin. Ainsi s'en vont les chiffres dans *Rythmic*. On pourrait en dire davantage d'*Il était une chaise*. Ce modeste objet sans cesse écrasé par quelque forme callipyge n'en finit plus de subir l'indifférence des hommes. Une chaise ne reçoit-elle pas ce qu'il y a de moins noble chez l'homme? Alors elle finit elle aussi par réagir, par manifester son indignation, pour ne pas dire sa répugnance. Elle en vient même à se révolter. Comme elle n'existe que pour l'homme, elle lui emprunte ses sentiments. Elle se retire à l'écart, elle boude un peu et à son tour devient indifférente. Alors l'homme comprend enfin combien il a été ingrat et méprisant à son égard. Il cherche à l'amadouer, à la flatter, mais la chaise connaît les astuces et les pièges de l'homme. Elle se méfie. Elle sait trop combien l'homme est habile, soudoyeur, suborneur... Toutefois sa révolte n'est qu'un moment de crise. La chaise retombe sur ses quatre pattes. L'homme peut, pour lui faire plaisir, la prendre dans ses bras... La chaise s'adoucit, se calme... Et peut-être a-t-elle provoqué chez l'homme une sorte de prise de conscience de ce qu'elle lui apporte de confort et de bienfait? Dorénavant, l'homme sera peut-être plus attentif à son endroit. Bref, la chaise redevient l'humble servante de l'homme. Pourvu que l'homme ait compris la leçon de sa sœur la chaise. Tel est l'apologue inventé par le poète McLaren. Sans paroles évidemment. Mais non sans bruit... D'un simple instrument, il a composé une sorte de ballet où la danse et le mouvement trouvent à s'exprimer largement.



Il était une chaise

Puisque la chaise danse, à plus forte raison les hommes. Aussi en utilisant un pas de deux, Norman McLaren va laisser se développer, s'épanouir le mouvement avec une grâce souveraine. Tout ici est enchantement. Les deux personnages ne s'affrontent pas; ils se fondent en un ballet miraculeux où les lignes découpent des formes qui se multiplient à l'infini. Jamais la danse n'est apparue si pure, si éthérée, si aérienne, si impondérable! Masse écrasée au sol, voici que la matière charnelle prend son envol pour ne plus être qu'une sorte d'oiseau déployé avec une souplesse sublime. La beauté de ce ballet (*Pas de deux*) provient de cette décomposition du mouvement traçant les lignes du corps qui jaillissent successivement les unes des autres. Lignes courbes formant les variations de deux corps emportés par le mouvement.

Le charme de la musique

Ces lignes qui constituent l'essentiel du dessin dans sa forme la plus nue, les voici réduites à elles-mêmes sans figuration quelconque dans cet autre poème que constituent *Lignes horizontales* et *Lignes verticales*. Elles sont là droites et seules., Et soudain elles bougent de haut en bas ou de gauche à droite... et tout le poème naît du mouvement de ces lignes sans cesse répétées. Lignes aussi simples comme si on les tirait d'une règle, mais qui ont acquis leur vie propre dans des oscillations ménagées avec finesse. Ainsi le poète s'affirme un véritable créateur - c'est-à-dire qu'il part de presque rien pour donner forme (vie devrions-nous dire) à tout ce qu'il touche. Et plus la matière est mince, plus son imagination est raffinée. Car il faut avant tout garder la pureté des êtres, des choses, les toucher avec infiniment d'attention et leur rendre cette respiration qui s'appelle souffle de vie.

Comment s'opère chez Norman McLaren cette animation des choses même les plus abstraites? Par le *charme* de la musique. Pour Norman McLaren tout part de la musique. Entend-il une chanson? Voilà que surgissent dans son imagination des formes imprécises, quelconques. Mais ces formes, elles doivent se déterminer, se conjuguer, former un tout cohérent. Ainsi vont naître, à l'audition de bonnes vieilles chansons canadiennes, des formes merveilleuses comme dans *La Poulette grise*. Mais le poète serait banal s'il s'en tenait platement au récit de la chanson. Bien sûr, tout ce qui sera chanté sera figuré. Mais il y a la manière, il y a la forme. Ici, les métamorphoses partent d'un dessin au fusain. Les transformations s'opèrent au fur et à mesure que la chanson se développe. Les lignes s'estompent pour donner des formes adaptées au récit. Et le récit ne tue jamais le merveilleux. Bien au contraire. Le poète lui apporte les ressources de ses inventions.

En entendant chanter le merle, le poète Norman McLaren va suivre une autre voie. Cette fois, il jouera avec des cartons découpés qui traduiront toutes les amputations du malheureux volatile. Mais au lieu de nous apitoyer sur le sort de l'oiseau, nous avons plutôt plaisir à le voir subir les avatars que le poète se plaît à accomplir. C'est que Norman McLaren joue lui aussi avec le merle. Avec ses petits cartons dans l'espace, il compose tous les membres de l'oiseau qui finissent par former

une joyeuse farandole autour d'une tête réduite à un triangle. Le brio de Norman McLaren éclate dans cette aimable fantaisie (*Le Merle*).

L'oeuvre est dans l'imaginaire

Si, comme dit Pierre Francastel, "l'oeuvre est dans l'imaginaire", jamais elle n'aura été aussi puissante chez Norman McLaren que dans *Blinkity Blank* et *Begone Dull Care*. Et c'est sur la musique



Begone Dull Care

toujours que l'imagination de Norman McLaren prend son essor. Alors tout est possible. Le spectateur est emporté dans une suite de formes, de couleurs, de mouvements qui constitue finalement une symphonie multicolore. Norman McLaren joue avec les éléments assemblés sans se laisser appesantir par la matière: les oiseaux s'étirent longuement, les parapluies virevoltent, les éclats de lumière jaillissent de toutes parts... Tout est aussi merveilleux que dans un cirque, la nuit, quand les étoiles s'allument... Vraiment nous pouvons nous demander comment le poète arrive-t-il à maîtriser sa matière. Car c'est là qu'est le miracle. Nous l'avons dit: généralement, Norman McLaren part de thèmes musicaux, de chansons. Si la musique est le déclic de son imagination, n'oublions pas qu'elle est aussi un frein. Car toute musique est mesure. Et comme l'a très bien noté saint Augustin, la musique a pour base les mathématiques. Or toute l'oeuvre de Norman McLaren est d'une précision étonnante. En fait, si souvent son imagination se débride, la maîtrise de son art la ramène à une dimension déterminée. Ce bénédictin de la pellicule travaille avec tant de soin

que rien n'est laissé vraiment au hasard. Et on peut voir tous les calculs qu'il doit effectuer pour faire conjuguer à la fois le tracé, le mouvement et le son. Tout cela ne peut réussir, ne peut tenir que si les calculs sont justes. Et Norman McLaren travaille avec une précision d'ingénieur. Si un faux calcul peut compromettre la construction d'un pont, il peut également détruire un film de Norman McLaren. Le synchronisme pour lui ne tolère pas une fraction de seconde de déviation. Son oeil alors "crie" à la trahison.

Créer, c'est respirer

Jamais nous ne dirons suffisamment que Norman McLaren est un mathématicien émérite. Toute son oeuvre est un culte de la précision, mieux de la perfection. Comme tout mathématicien, Norman McLaren vit de son imagination, mais c'est la maîtrise qui lui permet de ne rien rater de ses recherches. Poète avant tout, il crée sans cesse des choses nouvelles. Jamais il ne s'endort sur ses trouvailles. Dès qu'elles sont connues, elles entrent dans le passé. Pour lui, ce qui importe c'est l'oeuvre à venir. Créer, chez lui, est un besoin: c'est sa respiration. Mais faut-il lui demander la signification de ses oeuvres sans cesse renouvelées? Ce serait du temps perdu. Peut-être que le compositeur Félix Mendelsohn aurait pu répondre à sa place: "Ce qu'une musique que j'aime exprime n'est jamais pour moi une pensée

trop vague pour être enclose dans un mot, mais, au contraire, une pensée trop précise... Si vous me demandez ce que j'ai pensé dans cette occasion précise, je vous répondrai que c'est la phrase musicale telle qu'elle est justement écrite."

Ainsi Norman McLaren écrit dans son langage propre, que ce soit directement sur la pellicule ou avec des objets inanimés ou avec des personnes vivantes. Et ce qu'il dit est là sur l'écran devant nos yeux. Ce que ses films veulent dire passe par un regard fervent et le spectateur indifférent n'y voit rien que des éclairs éblouissants. Mais le spectateur-créateur découvre les phantasmes, les obsessions, les trésors que le poète y a enclos. Et en considérant cette oeuvre substantielle atteignant à peine 250 minutes de projection, on constate qu'il y a plus de richesses ici que dans des milliers de longs métrages de nombreux cinéastes. C'est que l'artisan Norman McLaren, au lieu de capter la réalité, il la crée à sa façon dans le chatolement de son imagination solitaire. Et cette oeuvre si variée dans ses métamorphoses garde une unité qui a nom création. Et c'est ainsi que l'oeuvre de Norman McLaren se transforme sans cesse, sans cesser d'être reconnaissable. A la manière de Picasso. Et c'est sans doute le peintre à qui il convient le mieux de le comparer. Car Norman McLaren s'affirme indubitablement comme l'un des grands créateurs de toute l'histoire du cinéma.

Pas de deux

